

Note

« Communication, télécommunication et centralité »

Martin Jourdenais

Cahiers de géographie du Québec, vol. 44, n° 123, 2000, p. 421-435.

Pour citer cette note, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/022928ar>

DOI: 10.7202/022928ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

Communication, télécommunications et centralité

Martin Jourdenais¹

Département de géographie

Université de Montréal

jourdenm@ere.umontreal.ca

L'intégration croissante des technologies à la vie quotidienne constitue l'un des phénomènes marquants de notre époque. La percée fulgurante du progrès technologique à la fin du XIX^e et au début du XX^e siècle a largement contribué à bouleverser la conception du temps et de l'espace et à redéfinir le rapport de l'homme à son territoire (Kern, 1983). Depuis quelques années maintenant, nous assistons à l'émergence d'un nouvel ensemble de technologies basé sur la convergence de l'informatique et des télécommunications, dont la portée s'annonce tout aussi spectaculaire. Or, le préfixe *télé*, à distance, évoque des répercussions importantes pour l'espace. L'utilisation sans cesse croissante d'outils technologiques pour la communication humaine est-elle une fois de plus en train de participer à l'élaboration de nouvelles territorialités et de nouvelles temporalités? Dans cette courte note, je chercherai à comprendre le rôle des télécommunications dans l'évolution des formes urbaines et la façon dont l'homme les utilise.

Ainsi partons-nous de la prémisse – proposée par Meier (1972) – que la ville est un lieu conçu pour faciliter et encourager les communications inhérentes à la conduite des activités humaines. Puisque c'est au centre de la ville que ces communications sont théoriquement maximisées, ce besoin de centralité se traduit physiquement par d'importantes concentrations d'activités économiques au centre-ville et par la constitution d'espaces publics favorisant les contacts sociaux. Or, si ces formes traditionnelles sont en constante évolution, depuis peu, c'est leur logique même qui est remise en cause par l'accélération de la vitesse des communications, qui amoindrit la friction de l'espace lors de la transmission de l'information. La médiatisation croissante des communications, tant dans un contexte économique que social, pose donc d'importantes questions sur le devenir de la centralité urbaine. Cette note vise à proposer un début de réponse. Elle est divisée en trois parties qui explorent sous divers angles cette évolution de la communication aux télécommunications et la façon dont ces deux réalités se territorialisent. Dans la première partie, j'explorerai le rôle des télécommunications dans l'évolution physique de la centralité. Dans la seconde, j'aborderai plus directement le passage de la communication aux télécommunications et ses répercussions sur l'organisation et l'utilisation de l'espace. Finalement, je tenterai une interrogation sur la centralité de demain et la conception de l'espace urbain qu'elle sous-tend. Ainsi, je propose d'étudier le lien entre la communication, les télécommunications et la centralité et la façon dont ce lien se conjugue au passé, au présent et au futur.

LA CENTRALITÉ EN ÉVOLUTION : LE RÔLE DES TÉLÉCOMMUNICATIONS

Dans la littérature récente, on fait beaucoup état de l'évolution des formes urbaines et des centres urbains. De ce corpus, un consensus semble se dégager autour du fait que le modèle de la ville concentrique aurait atteint ses limites. Par contre, trois « écoles » proposent des visions différentes de l'évolution de ce modèle. L'option la plus fréquemment rencontrée est celle de la ville polycentrique (Levine, 1993; Garreau, 1991; Greene, 1980 et Odland, 1978). Souvent appuyés sur des données empiriques, plusieurs facteurs sont évoqués pour expliquer la genèse de nouveaux pôles, tant démographiques, économiques, sociaux, que politiques et technologiques (particulièrement la prolifération de l'automobile et des télécommunications). Il est intéressant de noter que ces nouvelles expressions périphériques de la centralité font souvent écho aux activités traditionnelles du centre-ville. Nés dans la foulée de processus économiques, ces sous-centres seraient issus de la recomposition des avantages du centre-ville, tels la proximité d'activités motrices ou les économies d'agglomération. Par contre, et très ironiquement, ils en viennent souvent à reproduire les désavantages qui sont à l'origine des forces centripètes qui présidèrent à leur naissance : congestion, pollution et criminalité, pour n'en citer que quelques-uns. Dans ce contexte, les télécommunications sont habituellement dépeintes comme ayant un effet libérateur ou facilitateur sur des tendances enracinées dans des processus socio-économiques. Selon cette vision, la ville de l'avenir sera constituée d'une hiérarchie de pôles dont la primauté relative sera à géométrie variable, s'articulant en fonction des caractères propres à chaque région métropolitaine. Ainsi, même si les *edge cities* autour de New York concentrent ensemble plus d'espace à bureaux que le centre-ville traditionnel, Manhattan conserve une puissante charge symbolique qui lui assure la tête de la hiérarchie métropolitaine. En effet, les *edge cities* new-yorkais ont beau disposer quantitativement de plus de bureaux, les activités clefs, la majorité des décisions importantes se prennent toujours au cœur de Manhattan. De plus, le prestige associé à une adresse à Manhattan couplé à la très forte concentration en activités culturelles font en sorte que le centre-ville traditionnel a pu maintenir sa position centrale dans l'agglomération et ce, tant au niveau économique que socioculturel. Par contre, la situation s'avère différente dans d'autres villes, comme Atlanta par exemple (Manzagol, 1996) où le centre-ville originel s'avère n'être qu'un pôle parmi d'autres.

Un deuxième groupe de chercheurs entrevoit pour sa part une fragmentation plus avancée de la centralité. Plutôt que de parler de pôles, ces derniers évoquent une région métropolitaine composée d'une multitude de micro-centralités, d'un nombre infini de nœuds. Par exemple, dans son essai sur les répercussions des nouvelles technologies d'information et de communication (NTIC), Fathy (1991) esquisse l'avenir de la ville comme celui d'une « télécity » dans laquelle la structure urbaine deviendrait topologique, non hiérarchique, et où les rapports sociaux et économiques seraient fortement médiatisés. Dans ce scénario, chaque foyer, branché, deviendrait un nœud dans une trame métropolitaine réticulée. Cette proposition, qui confère au domicile un rôle urbain croissant, fait appel à la notion de « cottage électronique », telle que l'a prophétisée Toffler (1980), et s'appuie sur la tendance au recentrement de la production (travail) et de la consommation à l'intérieur de la sphère domestique (Putnam, 1993; Robins et Hepworth, 1988). Dans cette optique,

le rôle des télécommunications est central, devenant en quelque sorte l'épine dorsale de la trame urbaine, lui insufflant sa cohérence. D'autres chercheurs, moins exubérants certes, reconnaissent également aux télécommunications un rôle fondamental dans la constitution de la ville de demain. Par exemple, Ascher (1995) évoque plutôt l'émergence d'une « métropole » pour décrire cette forme urbaine en émergence. Dans ce contexte où la mobilité accrue engendre une valorisation du domicile, dorénavant seul point fixe dans l'espace urbain, il souligne comment cette « dynamique individualiste » transforme la conception des logements et des lieux publics (p. 138).

Enfin, une troisième voie s'ouvre vers la ville diluée, région métropolitaine décentralisée. Dans deux articles publiés au début des années 1960, Webber (1963 et 1964) propose de cesser de considérer la ville en termes de lieux et parle de l'émergence d'une ère post-urbaine. Selon ce dernier, ce ne sont pas les lieux, mais bien l'interaction entre les gens qui constitue le fondement de l'urbanité, et comme l'espace agit de moins en moins comme une contrainte pour les communications interpersonnelles, la notion de proximité cesse d'être l'élément déterminant des interactions (Hall, 1996). Cette perspective a longtemps alimenté des débats sur l'avenir de la ville et sur sa « nécessité ». En effet, si la ville est censée vaincre l'espace par le temps, les télécommunications faisant exactement le contraire (Graham et Marvin, 1996), la ville perdrait sa raison d'être. Basée sur le mythe tenace que les télécommunications doivent anéantir la friction de l'espace, cette hypothèse est maintenant nuancée, y compris par Webber (1996) lui-même. Par contre, cette vision a largement débordé le strict cadre scientifique et continue d'être véhiculée dans la presse populaire et certains auteurs à succès. Une citation recueillie au hasard en témoigne de façon éloquente : « La distance et les frontières n'existent plus, l'information circule donc librement et les communications sont instantanées » (Lacroix, 2000). Ainsi, certains essais, aux titres provocateurs, clament la « fin de la distance » (Cairncross, 1997) et postulent que notre société est sur le point de s'affranchir de la tyrannie de l'espace géographique. Pour d'autres, la ville apparaît comme quelque chose de dépassé, témoin d'un passé révolu ne subsistant que grâce au poids de structures héritées. Pour le philosophe français Virilio (1984), un nouvel espace-temps technologique s'ouvre et bouleverse complètement la conception contemporaine de la ville et de la centralité :

le NODAL succède au CENTRAL dans un environnement électronique prépondérant où la « télé-localisation » favorise le déploiement d'une excentricité générale, périphérie sans fin, signe avant-coureur du dépassement de la forme urbaine industrielle, mais surtout du déclin de la sédentarité métropolitaine à l'avantage d'un *confinement interactif* obligé, sorte d'inertie du peuplement humain pour lequel le nom de *téléconcentrisme* pourrait être proposé en attendant que celui de « homeland » remplace celui de grande banlieue (p. 156).

Or, dans le cercle scientifique, on reconnaît maintenant que la décentralisation attendue s'est jusqu'à un certain point réalisée, mais que les centres sont demeurés des nœuds d'échanges d'information stratégiques et que les économies d'agglomération continuent de sous-tendre la localisation d'une grande partie des activités économiques (Hall, 1996). Par ailleurs, de nombreux arguments sont depuis venus contredire la thèse de la fin de la distance et de la déconcentration massive des activités économiques², fondements mêmes des arguments qui postulent la fin

de la ville. Cependant, Webber n'avait pas complètement tort car, si les activités humaines demeurent enracinées dans l'espace, on assiste à une tendance indéniable vers une socialisation accrue par le truchement des moyens de communication électronique et une diminution marquée du rôle de la proximité dans les relations humaines.

Malgré tout le débat, fut-il scientifique ou populaire, il ne faudrait pas perdre de vue l'importance du rôle de l'aménagement dans l'élaboration de la centralité dans les métropoles contemporaines. À titre d'exemple, évoquons la tendance, remarquée en Amérique du Nord depuis quelques années, qu'est la construction de nouveaux stades pour les équipes sportives professionnelles. Dans la majorité des cas, ces projets ont donné lieu à des débats publics sur l'importance stratégique de la localisation de ces stades. À Montréal, les dirigeants du Canadien affirment avoir sciemment implanté le Centre Molson au centre-ville de manière à marquer bien nettement l'appartenance de cette équipe au milieu local et ainsi à participer à la relance de l'économie de la ville-centre. Actuellement, le débat houleux autour de l'avenir des Expos de Montréal gravite également autour de l'importance de la centralité. On a en effet répété que l'excentré stade olympique est trop éloigné de l'effervescence du centre-ville et qu'un nouveau stade au centre-ville aurait un effet immédiat sur les assistances de l'équipe.

Il n'en demeure pas moins que l'ensemble des auteurs considèrent que les télécommunications ont toujours eu un rôle plus ou moins important à jouer dans l'évolution des formes urbaines et de la centralité. Je propose ici de replacer les télécommunications dans leur contexte social et physique et d'analyser comment elles se superposent aux communications humaines, les redéfinissent souvent et, conséquemment, participent à l'élaboration de nouvelles centralités.

DE LA COMMUNICATION AUX TÉLÉCOMMUNICATIONS

Une des tendances marquantes de l'organisation sociale de l'espace urbain du dernier siècle est la mutation du rôle et de la nature des espaces publics (Goheen, 1998). Or, il existe plusieurs conceptions de l'espace public. Ainsi, Berdoulay (1997) oppose deux dimensions de ce concept, qu'il propose de réconcilier par le recours à la notion de lieu, empruntée de la conception grecque de la cité comme un espace largement ouvert, accessible à chacun et qui entretient la conscience de la présence d'autrui; Habermas, quant à lui, conçoit l'espace public comme une condition *sine qua non* de la vie démocratique, qui assure la réflexion et le libre exercice de l'argumentation. De façon plus pragmatique, Mitchell (1995) note l'affrontement sur le terrain de deux conceptions divergentes de l'espace public : celle où l'espace est un lieu d'interaction politique, de libre expression, et celle où, au contraire, il constitue un endroit de loisir et de divertissement où règne l'ordre et la sécurité. Aux fins de la présente discussion, nous retiendrons les notions de lieu physique ouvert, accessible, où règne le droit de libre expression³.

Lieux par excellence de l'altérité et de la cohésion sociale, ces espaces publics étaient, à l'époque victorienne, nettement distincts des espaces privés. Depuis, leur frontière ne cesse de se brouiller, de se modifier, ce qui est dû en grande partie à l'avènement des technologies de communication (Flichy, 1991; Meyrowitz, 1985).

Flichy (1991) décrit l'infiltration progressive du domicile par les technologies de communication et leur influence subséquente sur les relations sociales. Cette intrusion du monde extérieur dans les foyers se serait d'abord opérée par la photographie, le phonographe, la radio et le téléphone, puis s'est poursuivie par l'entremise de la télévision et, plus récemment, d'Internet.

Cette croissance de l'accès au monde extérieur depuis le domicile est concomitante de la progression de la suburbanisation des villes nord-américaines. Si, à première vue, les développements suburbains apparaissent comme le summum de l'individualisme – chaque famille étant retranchée dans sa demeure et se rendant au travail par des modes de transport individualisés – ils n'en recèlent pas moins une forme de rapport au monde extérieur renouvelé. Dans un virulent essai sur la dégradation de la vie communautaire aux États-Unis, dont il rend responsable la banlieue et son auxiliaire l'automobile, Kunstler (1993) explicite cette relation :

the television is the family's chief connection with the outside world. The physical envelope of the house itself no longer connects their lives to the outside in any active way; rather, it seals them off from it. The outside world has become an abstraction filtered through television, just as the weather is an abstraction filtered through the air conditioning (p. 167).

Pour Kunstler, la télévision et l'automobile, essence même de la vie de banlieue qu'il décrit, se sont substituées à la communication inhérente aux espaces publics :

I don't believe that automobile suburbs are an adequate replacement for cities, since the motive force behind suburbia has been the exaltation of privacy and the elimination of the public realm. Where city life optimizes the possibility of contact between people, and especially different kinds of people, the suburb strives to eliminate precisely that kind of human contact (p. 189).

Justement alors, l'individualisme triomphant de ces formes d'urbanisation substitue les télécommunications aux communications interpersonnelles. La télévision devient un vecteur important de socialisation, qui s'apparente même au rôle tenu par les lieux de rassemblement (Adams, 1992).

En effet, la fin du XX^e siècle a constitué sans contredit l'époque de l'invasion du domicile par les médias de masse, qui équivaut à l'infiltration de la sphère publique dans la sphère privée. Cette dialectique est intéressante à souligner : au moment même où la sphère publique est accessible à domicile comme jamais auparavant, on note un retour marqué du *cocooning*⁴. Aux États-Unis, cette privatisation des modes de vie (valorisation du foyer et repli sur le domicile) atteint des proportions alarmantes et, dans certains cas, se traduit dans l'espace par le phénomène des *gated communities*.

De plus en plus craintifs en regard d'une criminalité perçue comme galopante, de nombreux citoyens préfèrent se terrer dans des forteresses gardées (Dillon, 1994), séparés physiquement des « autres », mais surtout très éloignés de l'idéal de la *community* si chère aux Américains. À propos de la communauté justement, Manzagol (2000) affirme « [qu'] on doit s'interroger aujourd'hui sur le sens et le contenu de la communauté devant les progrès de la privatisation de l'espace public, du cloisonnement physique et de la segmentation sociale » (p. 408). Cette tendance

pèse lourd sur la forme urbaine des villes américaines : « the ubiquitous gated communities of the suburbs are coming to look like a fortified honeycomb, with each residential neighborhood encased in it's own space with little or no regard for the community as a whole » (Blakely, 1999 : 55). Si, *a priori* cette tendance demeure marginale et semble n'être l'apanage que de quelques ménages en quête d'une sécurité illusoire (Wilson-Doenges, 2000) et de reconnaissance sociale, ces clôtures ont des répercussions plus profondes, en tant que métaphores des processus sociaux et politiques en cours aux États-Unis (Blakely et Snyder, 1997 : vii).

D'autres développements dans la forme des villes américaines telles les *retirement communities* – ces quartiers accessibles seulement aux personnes âgées – traduisent cette même volonté de repli sur soi et de négation de la diversité, qui est un fondement même de la ville. Alimentées par des clientèles fuyant les métropoles jugées trop dangereuses, ces communautés pourraient être considérées, pour reprendre l'expression de Pihet (1999), comme des antilles :

la ville américaine, tant dans ses quartiers centraux que suburbains, se présente d'abord comme un lieu d'expérience démocratique... et également comme un espace permanent d'accueil des autres, principalement des immigrants, source de diversité des « *neighbourhoods* ». Si l'on retient cette définition, les « *retirement communities* » ne sont pas des villes. Elles constituent plutôt des « antilles », car elles s'organisent à partir de principes d'exclusion et de rejet des institutions publiques qui sont aux antipodes de cette expérience civique américaine (Pihet, 1999 : 434).

Pour contrer ces diverses tendances à la désolidarisation que sont les *gated* et les *retirement communities*, certains urbanistes cherchent à promouvoir des formes renouvelées de planification suburbaine. Notons, en outre, les développements néotraditionnels, qui cherchent à conjuguer habitat unifamilial et esprit de communauté (McCann, 1995). Or, même si des formes urbaines plus conviviales – comme celles que prescrit le courant néotraditionnel – encouragent la vie de quartier, une question demeure : les gens cherchent-ils toujours à s'investir dans leur milieu au-delà des mouvements associatifs de propriétaires, assortis d'intérêts matériels et financiers? On peut en effet se demander si le quartier, siège historique de la solidarité sociale et de la coopération à l'échelle locale, demeure toujours un lieu de médiation entre le chez-soi et la grande région urbaine. En somme, toutes ces questions découlent de l'interrogation majeure soulevée par ce passage de la communication interpersonnelle de proximité à la télécommunication : la proximité sociale demeure-t-elle inéluctablement juxtaposée à la proximité physique? D'aucuns affirment en effet que « la société du multibranchement risque aussi de faire éclater la société réelle, en substituant l'individualisme et les relations « à la carte » aux solidarités qu'impliquait la vie sur un même territoire et le partage de ressources culturelles communes » (Wolton, 1999 : 29). Cette désarticulation apparente des proximités sociales et spatiales repose sur plusieurs constats. Outre ces tendances à la décontextualisation spatiale qui viennent d'être évoquées (*gated* et *retirement communities*, repli sur le domicile et *cocooning*), on en observe aussi d'autres manifestations dans la vie quotidienne, plus directement liées aux télécommunications.

Un cas de figure est celui du cinéma. Auparavant concentrées dans des quartiers centraux ou péri-centraux, les salles de cinéma répondent à la nouvelle géographie intramétropolitaine des *mégaplex*, ces super-concentrations d'espace privé de

divertissement, souvent localisés en marge de la ville-centre d'Amérique du Nord. Sous prétexte qu'elles sont désuètes et peu confortables, les salles de quartier sont rapidement remplacées au profit de salles ayant un rayonnement et une portée beaucoup plus grande. Parallèlement, les systèmes de cinéma-maison ont un nombre croissant d'adeptes. Cet influx d'images et de sons à domicile est par ailleurs souvent complété par le câble, la télévision à la carte ou encore par satellite. Branché sur Internet, qui ouvre une autre fenêtre sur le monde, toujours à partir du foyer, le monde extérieur est de plus en plus médiatisé. Pourtant, s'il semble que les activités qui se déroulent toujours hors du domicile soient de plus en plus éloignées du quartier domiciliaire, il faut admettre que le foyer gagne en importance dans la trame des activités quotidiennes. Car il n'y a pas que les fonctions ludiques qui s'y cantonnent. En effet, le télétravail prend de l'ampleur, avec son nombre grandissant d'adeptes dont la grande majorité installent leur bureau à la maison. Les diverses formes d'activités dites publiques qui pénètrent la sphère privée font donc du lieu de résidence un espace de plus en plus polymorphe.

Facilitée par les médias de masse, l'entrée progressive du monde extérieur dans la sphère privée a été une constante de la deuxième moitié du XX^e siècle. Or, depuis quelques années déjà, le phénomène inverse commence aussi à se manifester : les espaces publics sont de plus en plus le théâtre de comportements et d'activités relevant du domaine privé. Si les espaces publics ne sont pas délaissés, l'utilisation qui en est faite s'en trouve quelque peu modifiée. L'une de ces tendances est celle de la privatisation des espaces publics. À titre d'exemple, mentionnons les réseaux pédestres souterrains ou aériens sur lesquels misent plusieurs villes pour relier les édifices publics du centre-ville. Selon Boddy (1992), ce phénomène de filtration d'un espace qui donne l'illusion d'être public est l'équivalent d'une suburbanisation des espaces publics, puisqu'il permet d'en restreindre l'accès aux individus jugés non désirables. Cette tendance est au cœur de la crise de l'espace public et mène à la « disneyfication », soit à des simulacres d'espace public et à la création de non-lieux⁵ (Relph, 1976).

Si la nature même des espaces publics est en mutation, l'utilisation croissante des moyens de communication mobiles altère encore plus profondément le rapport à ces espaces (Moss et Townsend, 2000) qui deviennent, non plus des lieux de communication, mais des lieux de télécommunication. Grâce aux outils de télécommunications, il devient possible de s'isoler tout en déambulant sur la place publique. Que se soit le baladeur qui isole le flâneur réfugié dans sa bulle musicale ou l'homme d'affaires cellularisé qui communique avec un client, ces lieux, autrefois creusets de la socialisation, tendent à devenir des espaces de simple juxtaposition d'individus en transit, en contact avec des espaces lointains. Si on devait actualiser l'image classique du flâneur de Proust, on peut prétendre qu'aujourd'hui, il serait armé d'un cellulaire.

Ainsi, ce passage de la communication de proximité aux télécommunications entraîne des changements dans la conception des espaces de vie. Peut-on encore véritablement distinguer espace privé et espace public? Les formes urbaines en émergence posent avec éclat cette question et interrogent plus profondément nos conceptions modernes de la ville en général. Voyons maintenant le rôle que joueront, à notre avis, les télécommunications dans la définition de la centralité de cette ville en devenir.

DE LA CENTRALITÉ AUX CENTRALITÉS

Le nouvel ensemble de technologies en émergence rassemble à la fois des technologies sédentarisantes (télévision et ses excroissances, Internet, ordinateur, etc.) et des appareils à nature plus nomade (ordinateur portable, téléphone cellulaire, pagette, etc.). Or, ce qui caractérise le mieux ces technologies, c'est qu'elles s'adressent d'abord et avant tout à l'individu et non au groupe. Contrairement aux médias de masse où un émetteur communique avec un grand nombre de récepteurs « passifs », les nouveaux médias sont majoritairement basés sur la communication interpersonnelle, multipliant le nombre d'émetteurs et de récepteurs et leur conférant du coup une participation élargie. Ce glissement, souligné par Castells (1996), renforce une tendance selon laquelle la communication à distance se substitue à la proximité interpersonnelle. Même la télévision, média de masse par excellence, s'individualise. Autrefois écoutée en famille, elle est maintenant taillée sur mesure⁶ et renvoie à autant de sphères individuelles juxtaposées (Flichy, 1991).

Ainsi donc ces technologies, utilisées selon des combinaisons variant grandement d'un individu à l'autre, induisent de nouvelles formes d'urbanité (Jourdenais, 2000) qui s'insèrent dans les formes urbaines actuelles, mais qui sont aussi prodromes de formes à venir. Conséquemment à la prolifération dans la sphère privée des technologies de communication à distance, on peut postuler que l'expérience de la ville s'est aussi individualisée. Elle peut se faire physiquement, à partir d'« ailleurs », puisque les télétechnologies autorisent un détachement, une distanciation permettant à l'individu de transcender le lieu immédiat tout en s'immisçant dans des contextes sociaux éloignés (Adams, 1995). Faisant écho à ces propos, Mitchell (1995) estime que :

We are entering an era of electronically extended bodies living at the intersection points of the physical and virtual worlds, of occupation and interaction through telepresence as well as through physical presence (p. 167).

Les espaces virtuels contribuent d'ailleurs à cette distanciation. Adams (1998) souligne que les réseaux électroniques ne font en quelque sorte que reproduire de façon immatérielle les différentes structures topologiques de communication du monde physique, mais en éliminant justement le rôle des lieux dans lesquels se dérouleraient normalement ces communications. Ce phénomène a donc forcément un impact sur l'expérience personnelle et sur la construction de l'identité. L'individualisation croissante des communications (à la fois physiques et électroniques) et des expériences de la ville a ainsi des répercussions profondes sur la notion de territorialité dans un contexte métropolitain et, comme en témoignent Éveno et Manzagol (1998) :

les principes organisateurs du territoire évoluent et il convient d'envisager le retournement de la centralité : ce n'est plus l'individu qui gravite autour du centre-ville, du lieu de travail, des espaces ludiques, mais l'individu qui structure le territoire autour de lui, ambition prométhéenne d'être au centre du monde (p. 336).

L'expérience partagée de l'espace central cédant sa place à une expérience plus individualisée, se pose alors la question : quelle centralité pour demain? Si on considère d'une part le centre-ville comme une juxtaposition des polarisations historiques, économiques, sociales, ludiques et culturelles et, d'autre part, une

déjuxtaposition induite par ce passage de la communication aux télécommunications, on entrevoit la nécessité de reconceptualiser la notion de centralité. Dans ce contexte, le « retournement de la centralité » apparaît comme une évolution plus que probable.

Comment peut-on conjuguer cette évolution, intimement liée à l'appropriation croissante des technologies, avec l'organisation urbaine à une plus large échelle? Dans un article récent, Dear et Flusty (1997), postulant la caducité du modèle de la ville monocentrique de l'École de Chicago, proposent un modèle alternatif d'urbanisme qu'ils qualifient de post-moderne. Mobilisant un discours émaillé d'une panoplie de néologismes, ils militent en faveur de Los Angeles comme prototype de la ville nord-américaine et comme laboratoire de l'urbanisme du XXI^e siècle. Dans leur perspective, le processus classique du centre fédérateur qui organise la périphérie est renversé; ici, c'est la périphérie qui organise le centre. Dans cette optique, la trame urbaine, dont l'évolution est téléguidée par les forces du capitalisme devenu global, est apparentée à un vaste *keno* où des zones très contrastées se côtoient et se développent, indifférentes les unes aux autres. Cette vision entre donc en conflit direct avec la conception traditionnelle qui veut que « le centre fabrique de toutes pièces sa périphérie, il construit l'espace qui l'institue comme centre », telle que Monnet l'a avancée (1993 : 197).

L'optique proposée par Dear et Flusty est visiblement destinée à susciter une polémique concernant l'avenir de la ville, et à ce titre, est d'ailleurs abondamment critiquée (Lake, 1999; Beauregard, 1999; Jackson, 1999; Sui, 1999). Malgré tout, leur essai souligne avec brio le fait que le centre est appelé à jouer un rôle différent de celui qu'il a traditionnellement incarné. L'ampleur de la réponse à leur essai montre l'importance de l'enjeu entourant la question de la centralité.

Or, l'espace urbain jouissant de puissantes forces d'inertie, les formes héritées vont servir de cadre encore longtemps à la vie urbaine des citoyens d'aujourd'hui et de demain. Dans un article sur les centres périphériques, Fourny *et al.* (1997) décrivent comment la réhabilitation des espaces publics centraux dans quelques communes en périphérie de l'agglomération grenobloise a permis d'insuffler une plus grande cohérence à ces pôles secondaires et de réaffirmer une identité propre à ces communautés. Le (ou les) centre-ville n'est donc pas condamné à court terme, mais son (leur) rôle prépondérant au sein de l'agglomération l'est peut-être d'avantage. Déjà en 1984, Kellerman affirmait que les centres-villes des grandes régions métropolitaines devaient se préparer à devenir davantage des centres symboliques, des destinations touristiques, que de véritables pôles économiques. Depuis, les *edge cities*, porteurs d'une nouvelle urbanité, ont continué de croître, la suburbanisation s'est poursuivie de plus belle et les espaces vécus des citoyens se sont conséquemment remodelés. Peut-être alors que l'urbanisme post-moderne tel que le décrivent Dear et Flusty est exagéré, et Los Angeles n'est sûrement pas l'unique laboratoire de l'urbanisation de demain⁷. Mais il est aussi indéniable que le modèle de la ville monocentrique a depuis longtemps atteint ses limites et qu'il faut trouver de nouvelles grilles d'analyse pour comprendre l'évolution du monde urbain nord-américain. Les technologies devront donc nécessairement être prises en compte par de nouvelles approches au sein desquelles la centralité devra être reconceptualisée. Nul ne peut rester indifférent devant les impacts potentiels (et largement imprévisibles) de la communication médiatisée sur la construction de

l'identité, mais aussi et surtout sur l'évolution du rapport au territoire (Adams et Warf, 1997).

CONCLUSION

Dans ce glissement de la communication vers les télécommunications, nous avons vu que l'expression physique de la centralité est appelée à se transformer. De ville polycentrique, à conception multinodale, jusqu'à l'individualisation des pratiques, voilà autant de visages que pourrait revêtir la centralité dans la région métropolitaine de demain. Mais pour comprendre les expressions physiques qu'elle revêtira, c'est la conception même de la centralité qu'il faut questionner.

En 1977, dans une étude approfondie de la centralité, Bird affirmait que le centre avait précédé la ville et qu'il lui survivrait. Mais du même souffle, il citait la technologie comme un des trois éléments déterminants pour son évolution. De même, Relph estimait, déjà en 1976, que les sociétés les plus avancées au niveau technologique étaient celles qui seraient les plus nomades. Ceci aurait – croyait-il – comme conséquence que les collectivités démontraient un plus grand détachement émotif et affectif face à leurs territoires. Cette idée de rapport à l'espace plus nomade a d'ailleurs aussi été défendue plus récemment par Piolle (1991), tandis que d'autres (Webber, 1963 et 1964; Manzagol, 2000) nous rappellent que proximité physique n'est pas forcément synonyme de proximité sociale et encore moins d'interaction. On peut donc voir que la technologie n'est pas innocente et qu'elle est au cœur du processus de changement de la relation entre l'Homme et son territoire.

Grâce aux formes héritées, la ville continuera de favoriser les rapprochements, mais il faudra se rappeler que les télécommunications se superposent à la communication interpersonnelle face à face comme mode de rapprochement, comme vecteur important de mise en contact. C'est donc la prémisse même de la centralité – l'idée de maximisation des communications interpersonnelles – qui s'en trouve modifiée.

La technologie n'aura pas de répercussions directes sur l'urbanisation du XXI^e siècle, mais la médiatisation croissante de la communication laisse supposer de nouveaux rapports à l'espace, moins dépendants des ancrages spatiaux que sont les centres. Le rôle et la portée de cette médiatisation demeurent encore très mal compris, incompréhension que Meyrowitz (1986) exprime ainsi :

Most people would acknowledge that the new media lead to new links among people and places, new ways of storing and retrieving social information. But a question that remains unanswered is : Why and how do technologies that merely create new *connections* among people and places lead to any fundamental shift in the structure of society or social behavior? (p. 23).

Au-delà des discours euphoriques sur l'avènement d'un nouvel âge urbain induit par des technologies qui rabotent la surface de la terre en rendant les espaces indifférenciés, que reste-t-il? Nous postulons ici que ce passage de la communication aux télécommunications participe à l'élaboration de nouveaux rapports à l'espace, qui sont particulièrement visibles dans un contexte métropolitain. Ces nouveaux

rapports se perçoivent dans l'attachement sentimental aux lieux, à la valeur symbolique qui leur sont conférés, ainsi qu'aux modes de déplacement et d'utilisation de l'espace urbain. Mais concrètement, plusieurs forces cohabitent et participent à l'élaboration de la centralité de demain. Au siècle dernier, la voiture a permis aux familles désirant fuir la ville d'acquérir une demeure à prix modique et de se constituer un mode de vie différent. La résultante de cette généralisation de l'utilisation de la voiture est la forme urbaine que nous connaissons aujourd'hui et qui nous cause les maux qui nous sont également familiers. Cette innovation technique a indiscutablement remodelé nos rapports à l'espace, rendant l'urbain plus mobile et moins captif de son espace immédiat. La vague technologique actuelle est du même ordre. Elle se superpose à ces prédécesseurs et redessine nos espaces-temps de différentes manières :

- Elles accentuent la possibilité de déjuxtaposition des espaces d'interaction sociale et des espaces de proximité. Le foyer peut devenir un nœud de communication avec l'extérieur, tout en ignorant ou en faisant fi de son contexte socio-spatial immédiat.
- Elles participent à la mutation de la nature des espaces publics. Ces espaces se confondent de plus en plus aux espaces privés, les deux intervertissant leurs fonctions respectives.
- Grâce à ces technologies, le centre fédérateur est maintenant contournable, autant pour les activités économiques que pour les loisirs culturels. Mais l'attrait demeure et, de ce fait, confirme l'importance du face à face dans la conduite des activités humaines.

Ainsi, la synthèse de tous ces éléments laisse présager une centralité différente, certes, mais pas un bouleversement majeur. Des trois interprétations de l'évolution de la centralité évoquées en début de note, retenons comme la plus pertinente, la plus probable à notre point de vue, la seconde. On peut concevoir l'évolution entre une ville polycentrique (premier scénario) et un émiettement plus avancé de la centralité (second scénario) comme un continuum. Je ne crois pas, cependant, que la troisième option, celle d'une ville complètement diluée, soit envisageable à court ou à moyen terme. Étant donné la rapide diffusion des technologies de télécommunications interpersonnelles et l'individualisation des pratiques de communication, nous croyons que l'individu occupera une place plus importante dans l'élaboration de centralités urbaines multiples.

Ainsi, les télécommunications, comme la plupart des innovations technologiques qui les ont précédées, participent au remodelage constant que subit la ville. En modifiant les paramètres de la communication humaine, elles jouent un rôle important dans l'évolution de la centralité. Il faut d'ores et déjà réfléchir aux structures qui sont en train de se mettre en place afin de voir si elles concordent avec les formes urbaines que nous désirons pour les prochaines décennies. Par exemple, dans une étude de l'évolution de la structure urbaine de Detroit, Staszak (1999) va même jusqu'à se demander si le terme de ville est encore approprié pour cette agglomération urbaine. Toujours selon ce dernier, puisque le quartier et la banlieue deviennent les seuls espaces présents dans les esprits et les comportements, ce sont les seuls espaces qui existent véritablement. Aussi propose-t-il une lecture

différente de la crise urbaine vécue à Detroit; plutôt que de la considérer sous l'angle d'une perte de cohésion, de perte d'urbanité, il pose la réflexion en ces termes : ne sommes-nous pas, au contraire, témoins de l'émergence d'une nouvelle cohésion, d'une nouvelle urbanité où le centre n'est qu'un noyau parmi tant d'autres, qu'il est inutile de sacraliser? Ces interrogations, forts pertinentes, mettent en relief l'enjeu soulevé par l'avenir de la région métropolitaine, dans laquelle le centre occupera assurément une place différente, renouvelée et peut-être moins... centrale!

NOTES

- 1 L'auteur tient à remercier le CRSH pour son soutien financier, ainsi que les nombreux lecteurs dont les commentaires ont grandement alimenté mes réflexions et amélioré cette note : Stéphane Bégin, David Doloreux, Philippe Roy et Véronique Séguin, ainsi que deux évaluateurs anonymes.
- 2 Pour un résumé complet de ces arguments, voir Jourdenais et Desrochers, 1998.
- 3 Je reconnais toutefois l'aspect hautement critiquable d'une telle position. En effet, D. Mitchell (1995a) montre comment les espaces publics ont toujours opéré selon un mode d'exclusion : seuls les citoyens avaient accès à l'agora de la cité grecque antique. À l'époque contemporaine, l'espace public étant défini par opposition à l'espace privé, seuls les propriétaires peuvent légitimement jouir des espaces publics. Par contre, un débat plus élaboré sur la question déborde du cadre de cette note de recherche.
- 4 Statistique Canada a d'ailleurs remarqué une tendance à l'accroissement des dépenses des Canadiens dans le divertissement au foyer. PC (1999) *Le cocooning s'intensifie au Canada*. *La Presse*, 16 janvier, p. D5.
- 5 Traduction de l'auteur de *placelessness*, ce que Relph (1976) définit comme étant un lieu dépourvu de sens, homogène et ne suscitant aucune attache sentimentale ou symbolique de la part des individus.
- 6 À la limite, chaque membre du foyer ayant accès à son propre téléviseur sur lequel il retrouvera sa chaîne spécialisée.
- 7 Krim (1992) défend d'ailleurs l'hypothèse selon laquelle la perception de Los Angeles comme le prototype de la ville suburbaine serait basée plus sur une mauvaise représentation de son passé que sur des faits réels.

BIBLIOGRAPHIE

- ADAMS, P. C. (1992) Television as Gathering Place. *Annals of the Association of American Geographers*, 82 (1) : 117-135.
- (1995) A Reconsideration of Personal Boundaries in Space-time. *Annals of the Association of American Geographers*, 85 (2) : 267-285.
- (1998) Network Topologies and Virtual Place. *Annals of the Association of American Geographers*, 88 (1) : 88-106.
- ADAMS, P. C. et WARF, B. (1998) Introduction : Cyberspace and Geographical Space. *The Geographical Review*, 87 (2) : 139-145.
- ASCHER, F. (1995) *Métapolis ou l'avenir des villes*. Paris, Éditions Odile Jacob, 346 p.
- BEAUREGARD, R. A. (1999) Break Dancing on Santa Monica Boulevard. *Urban Geography*, 20 (5) : 396-399.
- BERDOULAY, V. (1997) Le lieu et l'espace public. *Cahiers de Géographie du Québec*, 41 (114) : 301-309.

- BIRD, J. (1977) *Centrality and Cities*. Londres, Routledge Direct Editions, 203 p.
- BLAKELY, E. D. (1999) The Gated Community Debate. *Urban Land*, 58 (6) : 50-55.
- BLAKELY, E. D. et SNYDER M. G. (1997) *Fortress America: Gated Communities in the United States*. Harrisonburg (VA), R. R. Donnelley & Sons Co., 209 p.
- BODDY, T. (1992) Underground and Overhead: Building the Analogous City. Dans Sorkin, M. (dir.) *Variations on a Theme Park: The New American City and the End of Public Space*, New York, Farrar, Straus and Giroux, pp. 123-153.
- CAIRNCROSS, F. (1997) *The Death of Distance: How the Communications Revolution Will Change our Lives*. New York, MacGraw-Hill.
- CASTELLS, M. (1996) *The Tise of the Network Society*. Oxford, Blackwell Publishers, 556 p.
- DEAR, M. et FLUSTY, S. (1997) Postmodern Urbanism. *Annals of the Association of American Geographers*, 88 (1) : 50-72.
- DILLON, D. (1994) Fortress America. *Planning*, pp. 8-12.
- EVENO, E. et MANZAGOL, C. (1998) Géographies fin de millénaire? Dans Lefebvre, A. et Tremblay, G. (dir.) *Autoroutes de l'information et dynamiques territoriales*. Toulouse, Presses Universitaires du Mirail et Ste.-Foy, Presses de l'Université du Québec, pp. 331-345.
- FATHY, T. A. (1991) *Telecity: Information Technology and its Impact on City Form*. New York, Praeger Publishers, 155 p.
- FLICHY, P. (1991) *Une histoire de la communication moderne : espace public et vie privée*. Paris, Éditions La Découverte et Syros, 280 p.
- FOURNY, M.-C., PAGAND, B. et PRADEILLES, J.-C. (1997) Les nouveaux centres périurbains : l'espace public porteur de territoires. *Revue de Géographie Alpine*, 85 (4) : 83-95.
- GARREAU, J. (1991) *Edge City: Life on the New Frontier*. New York, Doubleday, 548 p.
- GOHEEN, P. G. (1998) Public Space and the Geography of the Modern City. *Progress in Human Geography*, 22 (4) : 479-496.
- GRAHAM, S. et MARVIN, S. (1996) *Telecommunications and the City : Electronic Spaces, Urban Places*. Londres, Routledge, 434 p.
- GREENE, D. L. (1980) Urban subcenters: Recent Trends in Urban Spatial Structure. *Growth and Change*, 11 (1) : 29-40.
- HALL, P. (1996) Revisiting the Nonplace Urban Realm: Have We Come Full Circle? *International Planning Studies*, 1 (1) : 7-15.
- JACKSON, P. (1999) Postmodern Urbanism and the Ethnographic Void. *Urban Geography*, 20 (5) : 400-402.
- JOURDENAIS, M. (2000) La médiatisation du rapport au territoire par les NTIC et l'émergence de nouvelles formes d'urbanité. Dans Monnet, J. et Capron, G. (dir.) *L'urbanité dans les Amériques : les processus d'identification socio-spatiale*, Toulouse, Presses Universitaires du Mirail, pp. 147-168.
- JOURDENAIS, M. et DESROCHERS, P. (1998) La fin de la distance et la déconcentration de l'activité économique : nouvelle réalité ou mirage? *Revue Canadienne des Sciences Régionales*, 21 (1) : 49-71.
- KELLERMAN, A. (1984) Telecommunications and the Geography of Metropolitan Areas. *Progress in Human Geography*, 8 (2) : 222-246.

- KERN, S. (1983) *The Culture of Time and Space, 1880-1918*. Cambridge (MA), Harvard University Press, 372 p.
- KRIM, A. (1992) Los Angeles and the Anti-tradition of the Suburban City. *Journal of Historical Geography*, 18 (1) : 121-138.
- KUNSTLER, J. H. (1994) *The Geography of Nowhere*. New York, Touchstone et Simon & Schuster, 303 p.
- LACROIX, J.-P. (2000) À lire si vous n'êtes pas encore « branché ». *L'Itinéraire*, 22-23.
- LAKE, R. W. (1999) Postmodern Urbanism? *Urban Geography*, 20 (5) : 393-395.
- LEVINE, M. V. (1993) L'avenir des centres-villes dans les villes nord-américaines. Dans Bussièrre, Y. et Bonnafous, A. (dir.) *Transport et étalement urbain : les enjeux*, Programme Rhône-Alpes de recherche en sciences humaines, pp. 53-70.
- MANZAGOL, C. (1996) Une métropole de l'ère globale : Atlanta. *Annales de Géographie*, 105 (591) : 516-534.
- (2000) Territoires ludiques : Las Vegas comme figure de l'urbanité américaine. Dans Pitte, J.-R. et Sanguin, A.-L. (dir.) *Géographie et liberté*. Paris, L'Harmattan, pp. 403-412.
- McCANN, E. J. (1995) Neotraditional Developments: The Anatomy of a New Urban form. *Urban Geography*, 16 (3) : 210-233.
- MEIER, R. L. (1972) *Croissance urbaine et théorie des communications*. Paris, Presses Universitaires de France, 236 p.
- MEYROWITZ, J. (1985) *No Sense of Place. The Impact of Electronic Media on Social Behavior*. New York, Oxford University Press, 416 p.
- MITCHELL, D. (1995) The End of Public Space? People's Park, Definitions of the Public and Democracy. *Annals of the Association of American Geographers*, 85 (1) : 108-133.
- MITCHELL, W. J. (1995) *City of Bits: Space, Place and the Infobahn*. Cambridge (MA), The MIT Press, 225 p.
- MONNET, J. (1993) *La ville et son double : la parabole de Mexico*. Paris, Nathan, 224 p.
- MOSS, M. L. et TOWNSEND, A. (2000) How Telecommunications Is Transforming Urban Spaces. Dans Wheeler, J. O., Aoyama, Y. et Warf, B. (dir.) *Cities in the Telecommunications Age: The Fracturing of Geographies*. Londres, Routledge.
- ODLAND, J. (1978) The Conditions for Multi-center Cities. *Economic Geography*, 54 (3) : 234-244.
- PIHET, C. (1999) Le développement d'une territorialisation produite par l'âge : les « retirement communities » aux États-Unis. *Annales de Géographie*, 108 (608) : 420-435.
- PIOLLE, X. (1991) Proximité géographique et lien social, de nouvelles formes de territorialité? *L'Espace Géographique*, 19-20 (4) : 349-358.
- PUTNAM, T. (1993) Beyond the Modern Home: Shifting the Parameters of Residence. Dans Bird, J. et al. (dir.) *Mapping the Futures: Local Cultures, Global Change*. Londres, Routledge, pp. 150-165.
- RELPH, E. (1976) *Place and Placelessness*. Londres, Pion Limited, 156 p.
- ROBINS, K. et HEPWORTH, M. (1988) Electronic Spaces: New Technologies and the Future of Cities. *Futures*, 20 (2) : 155-176.

-
- SILVERSTONE, R. (1994) Domesticating the Revolution - Information and Communication Technologies and Everyday Life. Dans Mansell, R. (dir.) *Management of Information and Communication Technologies*. Londres, Aslib, pp. 221-233.
- STASZAK, J.-F. (1999) Détruire Detroit. La crise urbaine comme produit culturel. *Annales de Géographie*, 108 (607) : 277-299.
- SUI, D. Z. (1999) Postmodern Urbanism Disrobed: Or Why Postmodern Urbanism Is a Dead End for Geography. *Urban Geography*, 20 (5) : 403-411.
- TOFFLER, A. (1980) *La troisième vague*. Paris, Denoël, 623 p.
- VIRILIO, P. (1984) *L'espace critique*. Paris, Christian Bourgeois Éditeur, 187 p.
- WEBBER, M. M. (1963) Order and Diversity: Community Without Propinquity. Dans Wingo, L. et al. (dir.) *Cities and Space: The Future Use of Urban Land*, Baltimore (MD), John Hopkins.
- (1964) The Urban Place and the Nonplace Urban Realm. Dans Webber, M. M. et al. (dir.) *Explorations into the Urban Structure*, University of Pennsylvania Press, Philadelphia, pp. 79-159.
- (1996) Tenacious Cities. Communication présentée au colloque *Spatial Technologies, Geographic Information, and the City*, tenu à Baltimore (MD), 9-11 sept., 5 p.
- WILSON-DOENGES, G. (2000) An Exploration of Sense of Community and Fear or Crime in Gated Communities. *Environment and Behavior*, 32 (5) : 597-611.
- WOLTON, D. (1999) Sortir de la communication médiatisé. *Le Monde Diplomatique*, 29.